

d'attachement que tu viens de me donner ! Tu es dévouée et sincère, toi, tandis que les autres...

—N'avez-vous rien à dire que je puisse répéter à mademoiselle ?

—Et que lui dirais-je maintenant ? Elle ne me croirait plus !

—Cependant...

—Non, Jobic, non. Ne lui dis pas surtout que tu m'as vu ! Cette catastrophe m'a surpris en plein bonheur. Il faut que je me recueille, que je réfléchisse ! Ce que je ferai, je n'en sais rien encore. Mais quoi qu'il arrive, à quelque parti que je m'arrête, je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi aujourd'hui.

Et, après avoir serré ses deux mains dans les siennes, il l'accompagna jusqu'à la porte qu'il ferma derrière elle. Quelques secondes plus tard, il était seul dans son cabinet.

« Ce que je ferai, je n'en sais rien encore », avait-il dit à la petite Jobic ; et, en réalité, le malheur l'avait si brusquement frappé, qu'il avait peine à se retrouver. Qu'allait-il faire ? Quelle attitude allait-il prendre, devant cette cruelle révélation qui devait si profondément changer sa vie ! Quel triste avenir allait être désormais le sien ! Il n'avait d'autre perspective que l'isolement dans la honte ; toutes les sympathies si péniblement conquises se retireraient de lui, et le chemin dans lequel il s'engagerait, quel qu'il fût, n'aurait d'autre issue que le désespoir, avec la mort comme dernier et suprême refuge. La mort ! elle ne l'effrayait pas. Berthe avait donné l'exemple ; déjà elle ne l'aimait plus, puisqu'elle l'accusait. Mieux valait mourir que de vivre éternellement ! Toutefois un espoir obstiné lui restait. Il ne pouvait croire encore que Berthe l'abandonnerait de la sorte : elle l'avait aimé ! Il lui semblait impossible qu'il ne restât rien dans son cœur de cet amour dont elle lui avait donné tant de preuves charmantes.

Il attendit ainsi jusqu'au soir, commençant vingt lettres qu'il déchirait, une fois achevées. Quand la nuit fut venue, il était encore assis à son bureau, le front dans la main, la poitrine oppressée, l'oreille tendue aux bruits du dehors, Mais il n'avait vu personne ! Une solitude profonde, presque sinistre, régnait autour de lui et peu à peu d'autres pensées étaient venues, lui communiquant des sensations toutes nouvelles, et certaines visions étranges s'étaient alors présentées à lui. Une surtout, plus poignante que les autres. Son père ! Son père compable, criminel ! Qu'était-il ? quelle faute avait-il commise ? pourquoi n'apprenait-il à le connaître que le jour où il lui fallait le maudire !

Élevé dans les environs de Montpellier par de pauvres fermiers qui avaient entouré son enfance des soins les plus tendres ; envoyé plus tard au collège jusqu'à l'âge de dix-huit ans, on ne lui avait jamais parlé de son père, et, de son côté, il s'était résigné à ne demander aucun éclaircissement sur un passé qu'on paraissait décidé de lui cacher. A quoi bon, d'ailleurs, et qu'en il gagnait à faire la lumière sur ce passé ? Il était décidé à mourir. Qu'importait le reste.

Il en était là quand on frappa à la porte de son cabinet. Il se retourna en tréssaillant et se leva :

—Entrez ! dit-il d'une voix altérée.

La porte s'ouvrit aussitôt et sa vieille bonne entra. Il retomba lourdement sur son fauteuil.

—C'est toi, Ursule ? balbutia-t-il ; que veux-tu ? Aurait-on apporté quelque lettre pour moi.

Paul Didier s'efforçait de rester calme, mais son cœur battait à faire éclater sa poitrine.

—Non, monsieur, répondit la vieille femme ; seulement, il y a là quelqu'un qui demande à parler à monsieur.

—Qui cela ?

—Un étranger certainement, car c'est la première fois que je le vois.

—Qu'il revienne demain. Aujourd'hui, j'ai besoin d'être seul.

La vieille remua la tête :

—C'est bien ce que j'ai répondu, interrompit-elle aussitôt. Mais la personne a insisté, et ma chargée de vous remettre cette carte.

Le jeune avocat prit la carte et lut le nom qui y était gravé :

PIERRE GILBERT.

Ce nom lui était inconnu et ne pouvait l'éclairer : il eut un mouvement d'impatience.

—Allons ! soit, dit-il, fais entrer. Je lui dirai moi-même que le temps m'est compté et je lui ferai comprendre qu'il est indiscret.

La vieille s'éloigna, et presque aussitôt l'inconnu pénétra dans le cabinet.

V

A sa vue, sans qu'il eût pu expliquer ce qui se passait en lui, Paul éprouva une sensation bizarre, mêlée de curiosité et d'intérêt poignant. C'était un homme de cinquante ans environ, grand, élancé, les cheveux grisonnants, dont les traits témoignaient, par leur altération, d'une vie de longues et cruelles épreuves ; les yeux étaient doux et tristes ; il y avait sur son front comme un voile d'amère mélancolie. Il resta quelques secondes silencieux, enveloppant d'un regard profond le jeune avocat qui se taisait lui-même, en proie à une émotion singulière dont il cherchait vainement à se dégager. Mille pensées affluaient à son cœur ; ses tempes s'étaient prises à battre avec violence ; à travers le trouble de son esprit, une sorte de divination s'emparait de lui et, comme par enchantement, éclairait tout à coup les ténèbres du passé. Il se leva avec un cri.

—Mon Dieu ! c'est donc possible ! balbutia-t-il éperdu.

—Tu devines ? fit Pierre Gilbert.

—Vous ! ce serait vous !

Et, par un geste qu'il ne put réprimer à temps, il se voila la face de ses deux mains.

Pierre Gilbert remua douloureusement la tête.

—Avant de juger ton père, apprends à le connaître, dit-il d'un ton grave.

—Ainsi c'est vrai ! murmura Paul accablé.

—Voilà près de vingt ans que j'ai disparu, voilà trois ans que je suis de retour, poursuivit Pierre Gilbert, et veux-tu que je te dise ce que j'ai fait pendant ces trois dernières années ?

Paul gardait un silence embarrassé ; Pierre Gilbert l'observa un moment d'un regard attendri.

—Ah ! j'avais bien envie de te voir cependant ! reprit-il peu après ; je savais que tu étais devenu un homme vaillant, studieux, éloquent. Je t'ai vu l'autre jour, à la cour d'assises, à Rennes, mais j'avais peur d'aller t'embrasser, et je me suis contenté. Car je n'ignorais pas qu'un seul oubli de ma part eût été pour toi la honte et le déshonneur.

—Ah ! pourquoi cette crainte vous a-t-elle retenu ? objecta Paul. Pourquoi avoir tant tardé à me faire connaître la vérité ? Je n'en serais point aujourd'hui réduit au désespoir, et Mlle Berthe Gautier n'aurait pas eu à douter de mon honneur et de ma loyauté ! Tandis que maintenant tout m'accuse à mon tour ; on croit que mon silence n'a été qu'un odieux calcul, et aucune voix ne s'élèvera pour me défendre. Mais je suis bien résolu à ne point accepter cette honte. J'ai mon honneur aussi ! Celui-là, je ne le laisserai pas entamer, et, quand vous êtes venu, voyez ! mon parti était pris ; c'est dans la mort que j'allais me réfugier !

—Malheureux ! s'écria Pierre Gilbert.

—Eh ! que prétendez-vous que je fasse ? répliqua Paul en pressant ses tempes avec force ; quel autre conseil oseriez-vous me donner ? Tenez ! vous ne savez pas jusqu'à présent j'avais vécu solitaire, portant le lourd fardeau de cette situation que vous m'avez faite ! Je ne me plaignais pas ! Jamais un reproche ne m'est échappé qui vous accusât. L'étude me suffisait ; aux heures de doute, je me retrempe dans

le travail austère et fortifiant. Mais un jour, une jeune fille se présenta à moi, qui se prit à m'aimer presque autant que je l'aimais moi-même ; je ne lui ai caché rien, je ne voulais pas la devoir à un mensonge ! Je lui dis que j'étais pauvre, que je ne connaissais ni mon père ni ma mère, et la pauvre enfant, qui pouvait prétendre à devenir marquise ou comtesse, n'hésita pas à préférer le déshéritement sans famille et sans nom ! Et vous croyez après cela que j'accepterais la vie avec le mépris de Berthe ! Non ! mille fois non ! Je veux qu'elle apprenne que l'homme qu'elle a aimé n'était pas indigne d'elle, et elle verra bien, du moins, que je n'avais pas formé le criminel projet de lui faire partager l'héritage d'un passé coupable !

Pierre Gilbert avait écouté sans interrompre. Quand Paul Didier se tut, il se rapprocha de lui :

—Ainsi, dit-il à voix lente, comme s'il eût pesé chacune de ses paroles, tu es résolu ?

—Vous en doutez !

—Tu veux mourir ?

—L'honneur ne laisse pas d'autre issue.

—Peut-être n'as-tu pas assez cherché.

—Que dites-vous ?

Paul Didier se sentit pris d'un intérêt subit. Pierre Gilbert continua.

—Tu accuses ton père, poursuivait-il, et tu le condamnes, comme l'ont condamné, il y a vingt ans, ceux qui l'ont jugé.

—Mais, balbutia Paul.

—De la part des jurés, cela semble naturel ; je n'étais pas là pour me défendre, et tout s'élevait contre le malheureux qui avait disparu. Mais toi, Paul, depuis que tu sais que ce malheureux est ton père, pourquoi n'as-tu pas eu pitié ? pourquoi la pensée ne t'est-elle pas venue qu'il pouvait y avoir erreur ?

—Est-ce possible !

—Depuis trois ans, sais-tu ce que j'ai fait ?

—Parlez, parlez !

—Je me suis rendu à Montpellier ! Je venais d'apprendre que j'avais été condamné, et je connaissais par la *Gazette des Tribunaux* tout ce qui s'était passé au cours des débats. Le jugement paraissait justifié de tout point : un vol avait été commis, et le caissier avait pris la fuite emportant un million. Les preuves abondaient ; il ne semblait pas qu'il pût s'élever le moindre doute, et pourtant !

—Achevez !

—Pourtant ce caissier était innocent.

—Innocent ?

—Depuis trois années, je n'ai pas eu d'autre but que d'en rechercher les preuves.

—Et vous les avez ?

—Je te les apporte.

—Ah ! mon père ! mon père !

Paul voulut se précipiter dans ses bras ; Pierre Gilbert le repoussa doucement.

—Non, dit-il, plus tard, quand tu auras acquis la certitude que ton père n'a pas cessé d'être un honnête homme, alors seulement tu pourras lui serrer la main.

Et déposant sur le bureau du jeune avocat une volumineuse enveloppe il ajouta :

—Voici le dossier complet ; lis avec attention toutes ces pièces, compulse ces documents, et lorsque tu te seras éclairé comme tu dois l'être, nous parlerons du dernier devoir qu'il te restera à remplir.

—Quel devoir ?

—Celui de rechercher le misérable qui, depuis vingt ans, nous a volé notre honneur.

—Vous ne le connaissez donc pas ?

—Le dossier est là ; lis-le jusqu'au dernier feuillet ; et demain nous pourrons causer plus utilement.

En parlant ainsi, Pierre Gilbert s'était levé.

—Vous partez ? fit Paul Didier.

—Je ne veux pas que l'on me trouve chez toi aujourd'hui, répondit Pierre Gilbert ; et puis, tu dois avoir hâte de vérifier si j'ai dit vrai.

Il ne se trompait pas. Paul était, depuis quelques secondes, dans un état

d'impatience et d'anxiété indescriptibles. Ce dossier exerçait sur lui une sorte de fascination et l'attirait impérieusement. Il ne retint donc pas d'avantage Pierre Gilbert et, dès qu'il se vit seul, il ferma vivement la porte de son cabinet et alla s'asseoir à son bureau. Qu'allait-il apprendre ? L'innocence de son père, c'était sa propre réhabilitation auprès de Berthe ; et il tremblait que Pierre Gilbert ne l'eût trompé ! Alors, d'une main nerveuse, il ouvrit le dossier et en commença la lecture.

Onze heures sonnaient en ce moment à l'horloge de la ville, et jusqu'au jour il resta là, absorbé, palpitant, la poitrine et la tête en feu. Quand il eut fini, il n'y avait plus une ombre dans son esprit. Pierre Gilbert était innocent ! L'histoire qui se dégageait de tous ces documents qu'il venait de lire était particulièrement dramatique et saisissante, roman d'amour doux et douloureux à la fois, et qui avait fini dans la douleur et dans le désespoir ! Nous en raconterons rapidement les principales péripéties.

VI

Avant de venir se fixer à Montpellier, Pierre Gilbert habitait Paris où il avait connu et aimé une jeune fille dont la famille, originaire d'Amérique, passait en France une grande partie de l'année. Sarah Parker avait alors dix-huit ans à peine ; Pierre Gilbert venait d'entrer dans sa vingt-quatrième année. A cet âge, le cœur n'a point encore appris à raisonner, et les deux jeunes gens s'abandonnèrent sans réfléchir à cette passion qui s'emparait d'eux avec un égal emportement. Sarah Parker devait être un jour très riche ; Pierre Gilbert était lui-même dans une position de fortune relativement considérable ; et ils pouvaient espérer l'un et l'autre qu'aucun obstacle ne s'opposerait à leur union, le jour où tous les deux seraient aux parents de Sarah l'aveu de leur amour. Malheureusement il n'en fut point ainsi, et un refus formel accueillit la demande du jeune homme.

Cruellement déçus dans leur naïve confiance, désespérés, les deux jeunes gens prirent la fuite ; et deux semaines plus tard, dans la petite chapelle de St. Jacques à Valladolid, un prêtre bénissait leur amour, toujours resté pur. Ils vécurent pendant un an dans un petit hôtel des faubourgs de la ville. Au bout de ce temps, Sarah mit au monde un enfant que Gilbert confia à une nourrice des environs de Montpellier. Malgré le mystère dont cette naissance avait été entourée, sa nouvelle parvint aux oreilles de la famille Parker. Le père de la jeune Sarah usa de rigueur envers sa famille et la contraignit de retourner avec lui en Amérique ; il se refusait toujours à reconnaître Gilbert pour gendre ; et il espérait obtenir l'annulation de ce mariage. Peut-être aussi l'absence aurait-elle raison de l'amour de Sarah !

La séparation fut particulièrement douloureuse pour la jeune mère ; mais son amour à elle, non plus que l'amour de Gilbert, n'était de ceux que l'absence peut entamer, et ils se quittèrent avec courage et sans appréhension de l'avenir. Tandis que Sarah partait pour Washington, Pierre Gilbert allait s'établir à Montpellier, non loin du bourg où leur enfant était élevé.

L'absence devait durer une année à peine ; du moins ils l'espéraient. Elle dura près de cinq ans ! Au bout de ces cinq années, pendant lesquelles Gilbert et Sarah n'avaient cessé de correspondre, la famille Parker revint enfin à Paris pour s'y fixer d'une façon définitive. A cette nouvelle, Pierre Gilbert se sentit ému plus qu'il ne l'avait jamais été. Un matin, il reçut de Sarah une lettre où elle lui faisait connaître qu'elle avait pris un parti extrême et que, le samedi suivant, elle serait près de lui. Il prépara donc aussitôt son départ, envoya des instructions détaillées à la jeune femme, et, le samedi convenu, il quitta Montpellier pour aller la rejoindre. — *A continuer.*